



PROJECT MUSE®

Introduction

Published by

Lafortune, Jean-Marie.

Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail.

Presses de l'Université du Québec, 2004.

Project MUSE. <https://dx.doi.org/10.1353/book.20453>.



➔ For additional information about this book

<https://muse.jhu.edu/book/20453>



INTRODUCTION

DISPERSION ET RECONFIGURATION DE L'ANALYSE SOCIOLOGIQUE DU TEMPS LIBRE, DU LOISIR, DU JEU ET DU SPORT

Le corpus sociologique constitué des travaux portant sur le temps libre, le loisir, le jeu et le sport se caractérise par deux traits majeurs: 1) le foisonnement des formes de problématisation déployées pour rendre compte de la logique de ces objets; 2) le chevauchement et l'ambiguïté des notions employées ainsi que les fréquents emprunts de cadres théoriques et de catégories d'analyse à d'autres disciplines, si bien que l'ensemble se caractérise par une grande dispersion des approches et des concepts, une profonde confusion sur le plan des rapports entre les fondements théoriques et leur application dans la recherche se soldant par une certaine superficialité des résultats.

La réflexion qui suit s'attache à répondre à une exigence de cohérence relative à l'analyse sociologique de ces objets en procédant à la reconfiguration des études qui leur sont consacrées autour des axes épistémologiques tracés par les auteurs classiques. Outre les éclaircissements d'ordre méthodologique et conceptuel qu'elle apporte, cette reconfiguration permet également d'élargir la compréhension que nous pouvons avoir des phénomènes rattachés à ces objets d'étude en articulant leurs éléments à une analyse plus globale.

Diagnostic sur l'état de la recherche et plan de la reconfiguration

Les efforts menés jusqu'ici en sociologie pour éclairer les différents objets constitutifs du domaine du temps hors travail sont, de l'avis de plusieurs, restés insuffisants. Le diagnostic que nous portons sur l'état actuel de la recherche bénéficie de l'appui de commentateurs chevronnés de cette scène (Kelley et Godbey, 1992 ; Rojek, 1995). Pronovost (1993, p. 31-32) résume ainsi les principaux points d'achoppement autour de trois grands constats :

- Analyses rudimentaires malgré l'abondance de données empiriques et la complexité croissante des méthodes d'enquête, soulignant la difficulté d'allier des approches théoriques complexes et des méthodes empiriques valables ;
- Redondance des thèmes de recherche (études d'activités et postes de dépense associés, conciliation travail/loisir ou famille/loisir, etc.) centrés sur des aspects limités des phénomènes, se traduisant par un manque d'envergure des analyses ;
- Adoption d'une perspective peu sociologique, d'une part, par son manque d'ancrage dans la grande tradition sociologique, et d'autre part, par l'usage surabondant de concepts subjectivistes.

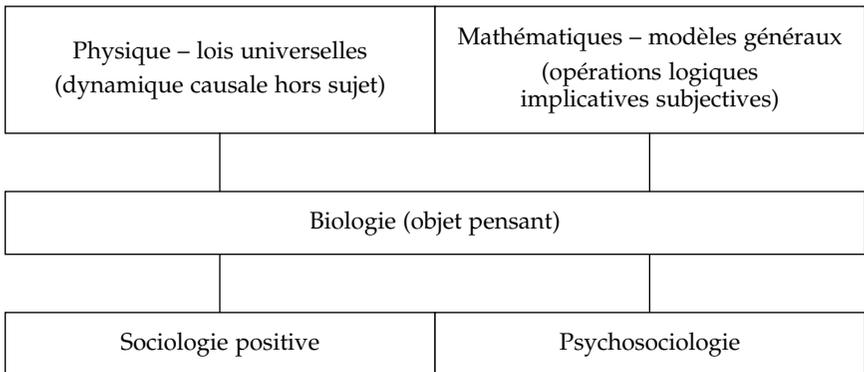
Devant ce constat sévère mais juste, des actions s'imposent, dont la plus urgente nous paraît être de doter ces études d'assises sociologiques solides leur garantissant un développement subséquent plus assuré et l'envergure qui leur manque cruellement. Pour ce faire, trois étapes sont suivies. Premièrement, nous entendons enraciner les diverses analyses développées, considérées comme spécialisées puisque centrées sur l'un ou l'autre des objets particuliers du temps hors travail, dans le terreau épistémologique qui a engendré la grande tradition sociologique, de manière à rattacher le temps libre, le loisir, le jeu et le sport à des formes spécifiques et validées de problématisation. Deuxièmement, considérant que la sociologie établit avec d'autres disciplines des rapports étroits d'emprunts conceptuels, il s'avère impérieux d'identifier et de circonscrire historiquement les sources doctrinales les plus déterminantes pour chacune des analyses répertoriées. Enfin, la revue d'un choix de textes constitutifs de leur corpus respectif permettra de cerner les thématiques privilégiées et de mieux délimiter leurs objets d'étude, avant d'ouvrir la discussion sur les principaux enjeux sociaux qui y sont soulevés.

L'enracinement épistémologique des quatre sociologies spécialisées

La lecture de Piaget (1950) nous a fourni une première clef pour procéder à la ramification de trois analyses spécialisées autour des formes essentielles de conception de la totalité sociale qui traversent le champ de la sociologie.

Du point de vue de l'épistémologie génétique, la discipline sociologique s'inscrit dans le prolongement des axes structurants de la recherche biologique : reconnaissance d'une dynamique interne et externe à l'objet ; approche qualitative relativement aux caractères organisationnels, et quantitative relativement aux volumes en présence ; considérations diachroniques (hérédité, antécédents dans leur dimension causale) et synchroniques (états d'équilibre et implications fonctionnelles). Si la biologie présente une telle complexité, c'est qu'elle constitue une synthèse de sciences qui lui sont antérieures. En effet, la physique, qui repose sur une logique causale universalisante, empirique et historique, avance sur la base d'expérimentations dans la direction des rapports externes aux sujets humains. À l'opposé, les mathématiques, dont la logique implicative se développe en modèles de raisonnement, se réfèrent aux opérations effectuées par le sujet comme autant de propositions à caractère pragmatique.

On voit alors se dessiner deux mouvements complémentaires dans le développement des sciences. Le premier va de la physique à la sociologie positive, à travers l'usage du concept biologique de milieu, s'appliquant à connaître le monde à travers des relations causales et des déterminations externes à l'individu. Les régularités qui sont au centre de ce mouvement ne leur sont toutefois pas pour autant absolument étrangères puisqu'elles se réfèrent au cadre matériel de l'expérience des sujets empiriques. Le second mouvement va des mathématiques à la psychosociologie, à travers l'usage du concept biologique de besoins, mettant l'accent sur la compréhension de la conscience interne du sujet, appréhendée comme un moi substantiel, c'est-à-dire sur la structuration logique des connaissances du point de vue des implications fonctionnelles et sur la coordination de l'être à titre de condition de l'action. Ce mouvement couvre ainsi les mécanismes de la décision et du comportement individuel envisagés principalement sous l'aspect de leurs résultats utiles. Schématiquement, la filiation piagétienne se présente comme suit :



Émancipé de la biologie, l'objet sociologique se présente par ailleurs comme une totalité qui transforme les éléments dont elle est formée sans pour autant utiliser autre chose que les matériaux empruntés à ces éléments eux-mêmes. Or, Piaget mentionne trois solutions possibles au problème de la conception de la totalité sociale :

1. Le schéma atomistique consiste à reconstituer le tout par la composition additive des parties, tentant d'expliquer les caractères collectifs par les attributs de la nature humaine et de rendre compte de la société sur la base de la socialisation des individus.
2. Le schéma holiste, à partir duquel la totalité n'est pas que le résultat de la composition d'éléments structurants, mais comprend un ensemble de propriétés nouvelles par rapport aux éléments structurés par elle. On associe à ce schéma la notion biologique d'émergence car les propriétés apparaissent spontanément de la réunion des éléments et sont irréductibles à toute composition additive puisqu'elles consistent en formes spécifiques d'organisation.
3. Le schéma relativiste aborde le tout social ni comme une réunion d'éléments antérieurs ou comme une entité nouvelle, mais comme un système de rapports dont chacun engendre en tant que rapport une transformation des termes qu'il relie. L'explication contribue alors à éclairer les aspects complémentaires, individuels et interindividuels, des conduites de l'être humain en société, considérant qu'en plus des facteurs organiques qui conditionnent de l'intérieur les mécanismes de l'action, toute conduite suppose une interaction déterminante avec le milieu. De sorte que chaque rapport social constitue une totalité en soi, productrice de caractères nouveaux, et que la totalité sociale se présente comme un système d'interactions transformant les individus en leur structure.

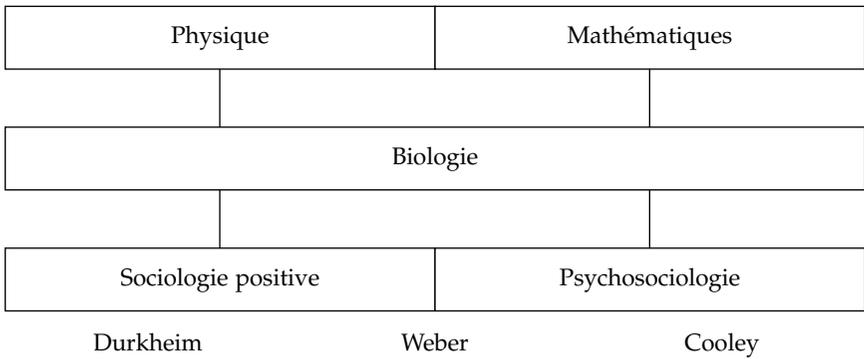
Des trois façons de conceptualiser la totalité sociale émergent autant d'écoles sociologiques s'enracinant sur une base nationale. Au programme d'étude nomologique à caractère holiste, adopté en France, s'oppose le programme réaliste, d'allégeance atomistique, élaboré aux États-Unis, alors que s'impose l'approche relativiste en Allemagne. Ces écoles ont respectivement pour figure pionnière Durkheim, Cooley et Weber.

Ainsi, le projet de connaissance durkheimien, bien qu'il décrive l'affirmation progressive de l'individualité, appréhende la totalité sociale à partir d'instances qui surplombent les sujets. Il impose au traitement scientifique de la société l'identification d'un objet propre, le social, qui se reconnaît à son extériorité vis-à-vis des individus qui composent la société et à la contrainte qu'il exerce sur eux. Il s'intéresse donc à des formes de

pratiques instituées qui dominent sur le plan historique les actions individuelles et dont on peut suivre l'évolution sur le plan juridico-politique. Cherchant à interpréter les régularités observées comme obéissant à des lois, ce projet s'inscrit dans l'axe qui va de la physique à la sociologie positive.

À l'objectivisme de Durkheim s'oppose le subjectivisme de Cooley qui, en mettant l'accent sur les opinions et les manières de penser individuelles, procède à l'analyse systématique des besoins, oscillant entre les notions d'intérêt et de passion, s'inscrivant ainsi dans l'axe qui va des mathématiques à la psychosociologie. On ne saurait, pour Cooley, sérieusement admettre l'existence d'une entité abstraite supérieure à l'individu et évoquer un sujet collectif en l'isolant des relations interindividuelles concrètes qui forment l'ossature réelle de la société.

Enfin, héritier d'une distinction marquée entre les sciences de la nature, appelant la mesure et l'expérimentation, et celles de l'esprit ou de la culture, insistant sur le sens et l'interprétation, Weber s'oriente vers la recherche de régularités au sein d'une unité culturelle donnée en s'intéressant aux effets de la transformation réciproque des sujets et de la collectivité. Il rejette le positivisme et le pragmatisme au profit d'une alternance entre l'enchaînement causal d'une histoire conçue comme évolution de l'infrastructure économique et une relation d'implications liées aux valeurs portées par les acteurs regroupés autour d'entités statutaires. On peut situer les trois traditions sociologiques dans le schéma piagétien comme suit:



Plus récemment, d'autres théoriciens ont mis de l'avant des approches assez similaires. Examinons brièvement, afin de mettre à l'épreuve et de parfaire la perspective que nous défendons, les travaux de Benton et de Collins. S'il peut sembler à première vue que Benton limite par convention, dans son ouvrage intitulé *Philosophical Foundations of the Three*

Sociologies (1977), son étude à ce que la discipline sociologique reconnaît le plus souvent comme ses pères fondateurs, on comprend bientôt que l'ambition de l'auteur consiste à partir de l'analyse épistémologique des orientations de recherche élaborées par Durkheim, Weber et Marx afin de baliser la voie en vue de l'élaboration d'une théorie matérialiste de la connaissance. Selon lui, la sociologie est philosophiquement enracinée dans trois théories distinctes de la connaissance ayant respectivement pour fondement le positivisme de Comte, la théorie critique de Kant et la méthode dialectique de Hegel.

Plus précisément, Benton relie originellement le positivisme à l'empirisme, ce qui l'inscrit dans un parcours allant de Locke au Cercle de Vienne, à partir duquel il se scinde en phénoménologie et en empirisme logique selon que la voie de l'induction ou de la déduction est privilégiée. Il le rattache ensuite au rationalisme, chronologiquement plus tardif mais plus directement constitutif de la tradition, le plaçant sur la trajectoire allant de Montesquieu à Durkheim, où prime l'idée de la subordination de l'individu à une totalité sociale supérieure, où la réalité tangible du monde existe indépendamment et avant toute saisie de l'esprit. Les idées maîtresses qui conduisent cette philosophie sont d'abord celle de l'expérience directe des faits (sociaux et mentaux) ou de l'épreuve des sens, puis celle de l'élaboration de lois d'organisation et de développement de nature purement relationnelle. Les formes sous lesquelles se manifeste le monde social ne présentent pas d'emblée de liaisons évidentes, aussi faut-il les chercher par les moyens de la science.

La théorie critique de Kant opère selon Benton la synthèse de l'empirisme et du rationalisme. Si le premier mène au scepticisme radical vis-à-vis de la possibilité de la connaissance du monde extérieur à la conscience individuelle, puisqu'il fait de l'expérience sensorielle l'ultime arbitre de la validité du savoir, le second pose dogmatiquement l'existence première de la réalité extérieure vis-à-vis de la conscience. Or, pour Kant, le jugement subjectif associé à l'expérience s'ordonne à des catégories objectives de l'entendement, ce qui ouvre la voie à la double analyse du donné matériel et du construit par l'esprit. L'héritage de la pensée kantienne est fortement ravivé à partir des années 1870 à l'Université de Heidelberg que fréquente Weber. La sociologie compréhensive, qu'élabore ce dernier, se tourne ainsi d'un côté vers l'histoire de l'infrastructure économique d'une entité territoriale donnée, jusque dans son armature politique et juridique, et de l'autre vers les logiques d'action qui témoignent de l'adhésion des acteurs à des systèmes de valeurs économiques et extra-économiques ou cultures enracinées. Corroborant nos vues, Benton estime que les travaux d'analyse concrète menés par Weber, mettant à l'avant-plan l'action de « classes » définies non comme des entités supra-individuelles autonomes

mais comme groupes statutaires auxquels les individus ont plus ou moins de chances d'appartenir, démentent ses propres prescriptions théoriques ayant inspiré l'individualisme méthodologique.

Pour sa part, la méthode dialectique hégélienne se présente comme la négation de l'approche matérialiste dont la logique causale se bute à des contradictions que seule peut surmonter une synthèse idéale. Le mouvement de la raison est premier par rapport aux manifestations empiriques et suit un cours dont l'achèvement est la réalisation de l'Esprit absolu, entendue comme prise de conscience de sa propre nature et pure connaissance de soi. Feuerbach opère l'inversion de cette philosophie et postule que l'existence précède l'essence, c'est-à-dire que la réalité n'est pas la résultante de la marche de l'Esprit mais qu'au contraire la conscience est la résultante du cours de l'histoire matérielle. Marx redresse à son tour cette conception de l'histoire selon laquelle l'être humain transcende successivement ses états d'aliénation dans le procès de la réalisation de soi jusqu'à l'atteinte de ces manifestations pratiques que sont la technologie, l'appareil politique et l'État républicain démocratique, observant que l'être humain n'a pas uniquement qu'à lutter contre des spéculations métaphysiques mais également contre des ordres matériels, nommément politiques et économiques.

L'analyse de Benton connaît de nombreuses transpositions dans notre conception des traditions sociologiques. Le point de vue épistémologique, dont l'accent porte sur les théories de la connaissance, est effectivement celui que nous privilégions, quoiqu'il nous apparaisse qu'une typologie fondée sur la spécificité des méthodes, telle qu'il l'élabore, conduit à une certaine confusion puisque celles-ci ne sont pas l'apanage de l'une ou l'autre des traditions. Nous croyons qu'il demeure préférable d'articuler la typologie autour de l'élément déterminant et plus distinctif de la conception de la totalité sociale. On peut toutefois déplorer le fait d'avoir négligé dans son travail, omission qui se comprend à l'aune de l'objectif poursuivi, la perspective atomistique et, avec elle, tout l'effort d'élaboration de la sociologie interactionniste aux États-Unis.

Collins propose, dans son livre intitulé *Three Sociological Traditions* (1985), une histoire de la sociologie depuis son institutionnalisation articulée autour des trois principales écoles de pensée selon une perspective plus chronologique qu'épistémologique. Bien qu'il reconnaisse une origine nationale pour chacune d'elles, la tradition du conflit trouvant son ancrage en Allemagne, celle de la solidarité rituelle en France et le micro-interactionnisme aux États-Unis, il constate de nombreuses interpénétrations entre ces trois écoles depuis les années 1930, la dynamique s'opérant géographiquement d'est en ouest, la tradition du conflit influençant significativement la sociologie française et surtout américaine, la tradition de

la solidarité rituelle établissant un dialogue avec plusieurs représentants des sciences sociales en Angleterre et rencontrant une terre d'accueil plutôt favorable aux États-Unis.

Plus spécifiquement, Collins dresse tout d'abord le profil de la tradition du conflit à laquelle il rattache à la fois les thèses de Marx et de Weber. Postulant invariablement l'idée qu'un procès de domination ou qu'une lutte politique traverse la dynamique sociale, posant conséquemment la stratification sociale et les rapports de « classes » au cœur de leurs réflexions, les sociologues inscrits dans cette tradition affectionnent tout particulièrement l'analyse historique menée sur le long terme permettant de rendre compte d'une réalité de nature économique et culturelle cachée par rapport à l'expérience directe qu'un sujet individuel peut en faire. Évoquant en amont l'œuvre des économistes politiques classiques et de Hegel, Collins situe en aval de cette lignée notamment les travaux des membres de l'École de Francfort, de Dahrendorf et de Wallerstein.

Les thèmes d'abord de l'ordre social, rattaché à une morphologie globale, puis de la moralité, exerçant une contrainte sur l'individu, et enfin du sacré, qui constitue le soubassement relationnel des membres d'une collectivité, sont posés par Collins comme au fondement de la tradition de la solidarité rituelle dont la figure la plus marquante est celle de Durkheim. Affichant un lien étroit avec l'ethnologie, les sociologues regroupés dans cette catégorie privilégient comme outil d'analyse la comparaison qui seule permet de faire voir des aspects de la réalité sociale autrement laissés dans l'ombre. Il cite à l'origine de cette approche Montesquieu et les encyclopédistes, relayés par Saint-Simon et Comte, et pour continueurs Mauss et Levi-Strauss aussi bien que Merton et Parsons.

Bien qu'il ne constitue pas la seule tradition sociologique mise en œuvre aux États-Unis, Collins considère le microinteractionnisme comme la contribution la plus originale et la plus achevée des sociologues américains, citant à l'appui les ouvrages de Cooley et surtout de Mead. L'approche s'attarde davantage au sujet humain et considère le monde social comme un objet construit par la conscience et l'action des individus. Rejetant l'image structurelle de la société portée par les solidaristes et le matérialisme de la théorie du conflit, les adeptes de ce courant trouvent refuge dans le Romantisme et montrent un intérêt particulier envers la perspective phénoménologique. Si Collins associe les noms de James et de Pierce, c'est-à-dire les principaux tenants du pragmatisme, au fondement de la sociologie microinteractionniste, il reconnaît Blumer, et l'interactionnisme symbolique, ainsi que Garfinkel, et l'ethnométhodologie, comme les successeurs les plus importants des pionniers mentionnés.

Malgré le fait que nous retrouvions chez Collins précisément les traditions sociologiques que nous estimons primordiales, nous devons prendre quelque distance vis-à-vis de sa position. En effet, ces traditions, dont il est hautement intéressant de suivre le parcours qu'il en trace tout au long du XX^e siècle, sont pour lui des fictions pratiques, puisqu'il affirme que d'autres traditions auraient également pu servir de lignes conductrices à son histoire, et non, comme nous le soutenons, les ancrages épistémologiques essentiels de la discipline.

Au terme de cette confrontation des thèses de Piaget, de Benton et de Collins, nous pouvons dresser le tableau comparatif des trois traditions sociologiques fondamentales selon leur figure emblématique, l'héritage philosophique auquel on peut les rattacher, le cadre épistémologique qui leur sert de balise ainsi que la conception de la totalité sociale qui les distingue. Il nous semble de plus, et c'est la perspective que nous défendons dans cet ouvrage, que chacune de ces traditions recouvre les préoccupations, endosse les catégories d'analyse et met de l'avant les formes de problématisation propres aux études de trois des quatre objets composant le temps hors travail. Nous faisons ainsi respectivement correspondre la sociologie positive à celle du temps libre, la sociologie critique à celle du loisir et la psychosociologie à la sociologie du jeu.

TABLEAU 1
Filiation épistémologique des approches sociologiques
du temps libre, du loisir et du jeu

	Sociologie du temps libre	Sociologie du loisir	Sociologie du jeu
Figure	Durkheim	Weber	Cooley
Héritage philosophique	Positivisme (Saint-Simon, Comte)	Philosophie de l'histoire (Kant)	Pragmatisme (James, Pierce)
Cadre épistémologique	Physique sociale	Sciences de la nature et de l'esprit	Psychologie sociale
Conception de la totalité sociale	Holiste	Relativiste	Atomistique

Le quatrième élément soumis à l'étude, le sport, constitue un cas particulier. En effet, comme en témoigne le vaste corpus qui lui est consacré, les sociologues du sport empruntent leurs orientations philosophiques et leurs cadres épistémologiques aux trois traditions présentées. De surcroît,

on trouve dans la diversité des recherches menées deux formes additionnelles de problématisation ou de traditions, induites par les travaux de Marx et d'Elias, dont nous devons également nous appliquer à saisir l'enracinement épistémologique.

Nous avons vu plus haut, avec Benton, que l'héritage philosophique de Marx réside dans la dialectique hégélienne et que le matérialisme historique a chez lui fonction de cadre épistémologique. On peut compléter la description en considérant que l'antagonisme de classes réunies en une société clivée fait office dans sa pensée de conception de la totalité sociale. On peut donc situer l'analyse marxiste à l'intersection des traditions holiste et relativiste en ce qu'elle s'articule, d'une part, autour d'entités sociales qui surplombent les individus et de lois qui régissent le cours des sociétés, et, d'autre part, autour des valeurs qui animent les classes sociales dont l'action entraîne la transformation réciproque des sujets et de la collectivité, exprimée chez lui en termes d'idéologie.

Le travail d'Elias est singulier et a peu fait l'objet d'appréciations par ses pairs. Nous croyons néanmoins pouvoir cerner les fondements de sa pensée en la rattachant à la philosophie freudienne. La sociologie figurative a pour cadre épistémologique la psychanalyse et fonde sa conception de la totalité sociale sur l'interdépendance des individus. On peut ainsi situer l'approche eliasienne ou figurative à la croisée des traditions relativiste et atomistique dans la mesure où elle s'oriente, d'un côté, vers la recherche de régularités au sein d'une unité historique donnée en s'intéressant aux effets de la transformation réciproque des sujets et de la collectivité, en plongeant donc les individus dans une dynamique culturelle qui rend compte de leurs modes d'actions, et en considérant, d'un autre côté, les relations interindividuelles concrètes comme l'ossature réelle de la société.

On en arrive ainsi, dans le cas de l'analyse sociologique du sport, à un spectre élargi à cinq formes de problématisation, soit dans l'ordre: la sociologie positive, la sociologie dialectique, la sociologie critique, la sociologie figurative et la psychosociologie (voir le tableau 2).

Ce panorama, dont la constitution peut paraître au premier abord un peu artificielle, trouve un accueil favorable dans un récent ouvrage de Berthelot (1990). Cherchant à dénouer l'ambiguïté caractéristique des sciences sociales autour de la polarité entre l'analyse explicative de phénomènes sociaux, qui renvoie à un système relationnel unitaire déterminé, et son alternative compréhensive consistant à décrypter la signification des actes en les rapportant à une pluralité de sens, Berthelot s'attaque, dans *L'intelligence du social*, aux problèmes sociocognitifs et sociologiques à l'aide d'un nouvel outil conceptuel. L'intelligibilité se déploie

TABLEAU 2
Spectre épistémologique de la sociologie du sport

	Sociologie positive	Sociologie dialectique	Sociologie critique	Sociologie figurative	Psychosociologie
Figure	Durkheim	Marx	Weber	Elias	Cooley
Héritage philosophique	Positivisme (Saint-Simon, Comte)	Dialectique (Hegel)	Philosophie de l'histoire (Kant)	Phénoménologie (Freud)	Pragmatisme (James, Pierce)
Cadre épistémologique	Physique sociale	Matérialisme historique	Sciences de la nature et de l'esprit	Psychanalyse	Psychologie sociale
Conception de la totalité sociale	Holiste	Antagonisme de classes	Relativiste	Interdépendance individuelle	Atomistique

en vue de saisir un objet social selon les lignes de sens pertinentes et la soumission des représentations construites pour en rendre compte à l'épreuve des faits. Cette orientation l'amène à emprunter à Kant la notion de schème qui signifie justement médiation dynamique entre deux ordres. Au terme de sa réflexion, il distingue six schèmes d'intelligibilité qu'il rattache à des auteurs connus : 1) le schème causal, que traduit un programme nomothétique et qui s'exprime dans une causalité structurelle (Durkheim) ; 2) le schème fonctionnel, où prime une relation circulaire entre un élément d'un ensemble et l'ensemble lui-même, caractérisé donc par une détermination fonctionnelle (Merton) ; 3) le schème structural, où les éléments du système agissent comme des signes composant des codes et formant autant de syntaxes originales (Levi-Strauss) ; 4) le schème herméneutique, propre à une approche psychanalytique, procédant à la relecture des événements par le déplacement fondamental du sens plutôt que par son approfondissement (Freud) ; 5) le schème actanciel, sujet d'une approche interactionniste et parfois phénoménologique, où un système d'action donné renvoie à des intentionnalités, rendant ainsi compte de choix rationnels et de stratégies diverses (Weber) ; 6) le schème dialectique, où il s'agit d'éclairer un devenir en procédant à la négation d'une positivité (Marx).

Nous retrouvons ici un écho assez fidèle au développement de la discipline sociologique selon ses axes épistémologiques, bien que nous ne partagions pas tout à fait les rapports de pérennité avancés par l'auteur, ceci pour deux raisons. La première, c'est que sa typologie entend recouvrir la diversité des travaux réalisés dans l'ensemble des sciences sociales, alors que, pour nous, l'exercice se limite à la discipline

sociologique. La science politique ou l'histoire peuvent avoir recours à des schèmes d'intelligibilité dont l'utilisation en sociologie n'est pas nécessairement appropriée. Deuxièmement, Berthelot ne semble avoir considéré que les œuvres théoriques, alors que nous avons tenu compte des applications pratiques, ce qui permet parfois de clarifier l'orientation du travail des auteurs. Ainsi, il hésite à situer l'orientation épistémologique de Weber qu'il estime associé aux schèmes structural, herméneutique et actanciel, alors que, pour nous, les ouvrages en histoire des religions réalisés par ce dernier, dont le fameux essai sur *L'éthique protestante*, clarifie la teneur de sa contribution et motive son rattachement à une seule forme de problématisation. Enfin, Berthelot avoue que le schème fonctionnel relève au fond d'une approche présociologique puisque non émançipée de la biologie, bien qu'il ait donné lieu, entre autres par Merton, à l'analyse systémique. Or, pour nous et tel qu'envisagé également par Collins, le systémisme constitue une forme adaptée de l'interactionnisme, si bien que l'on retrouve chez Berthelot les mêmes cinq approches que nous mettons de l'avant.

L'identification des sources doctrinales

La sociologie, comme toutes les sciences, établit avec d'autres disciplines ou champs de la pensée des rapports de proximité en termes d'emprunts de concepts et de catégories d'analyse décisifs du point de vue de son développement. Les perspectives qu'elle adopte, les préoccupations générales qu'elle porte, les points focaux d'observation sur lesquels elle se concentre, les méthodes d'investigation et de traitement des données qu'elle emploie sont ainsi directement puisées à des doctrines existantes ou fortement inspirés des principes qui les guident. Considérant que le domaine du temps hors travail renferme quatre sociologies spécialisées, nous avons circonscrit autant de sources doctrinales afin d'en éclairer les logiques respectives. Tout d'abord, l'univers de la pensée utopique procure à la sociologie du temps libre ses perspectives critiques, normatives et prospectives. Puis, les théories issues de l'économie politique donnent à la sociologie du loisir ses catégories d'analyse fondamentales articulées autour des thèmes de la production/consommation et de la stratification sociale. Ensuite, l'approche privilégiée par la pédagogie active fournit à la sociologie du jeu ses considérations sur la nécessaire conciliation entre développement individuel et développement collectif. Enfin, les thèses défendues en gymnastique apportent à la sociologie du sport son triple intérêt envers les vertus militaires, médicales et morales des exercices corporels. Estimant qu'il nous est utile d'avoir recours à ces sources à titre d'arrière-fond historique par rapport aux sociologies concernées, nous en avons dressé l'histoire depuis le début du XIX^e siècle.

Les thématiques ressortant des corpus

Nous en venons ensuite à l'examen des corpus distincts pour chacune des sociologies spécialisées, élaboré à partir d'un itinéraire remontant à l'origine de chacune et parcourant tout le XX^e siècle. Les auteurs retenus, limités au nombre de quatre, sauf dans le cas de la sociologie du sport qui exigeait un traitement spécifique compte tenu de ses assises épistémologiques plus larges, font l'objet d'une reconnaissance explicite dans la littérature à titre de marqueurs pour chacun des domaines. Au terme de cette brève revue de littérature, nous recensons les thématiques privilégiées dans chacune des sociologies spécialisées, démarche nous permettant de mieux délimiter l'objet précis dont il est chaque fois question et d'en proposer une définition conséquente. Enfin, mettant à contribution le bagage accumulé et afin d'alimenter la discussion sur les retombées de ces études pour la compréhension de phénomènes tangibles, nous faisons ressortir chaque fois les principaux enjeux sociaux soulevés.

Plan de l'ouvrage

La reconfiguration de l'analyse des objets du temps hors travail autour de quatre sociologies spécialisées s'étend sur autant de chapitres avant d'être résumée dans un chapitre synthèse. De manière plus détaillée, le chapitre 1 dresse le profil de la sociologie du temps libre. Nous l'enracinons d'abord sur le plan épistémologique en la rattachant aux travaux de Durkheim. Puis, nous présentons une revue historique de la pensée utopique, de Owen à Rushkoff, en passant par Fourier, Cabet, Bellamy, Morris, Wells et Wiener, et déterminons les points de contact de cette source doctrinale avec la sociologie du temps libre. Nous puisons ensuite les thématiques qui y sont privilégiées dans le corpus constitué des textes de Lafargue, de Friedmann, de Dumazedier et de Mothé. Enfin, nous dégageons les enjeux sociaux rattachés au temps libre après en avoir proposé une définition conséquente.

Le chapitre 2 retrace la structuration de la sociologie du loisir. Nous l'ancrons d'abord sur le plan épistémologique dans les travaux de Weber. Puis, nous couvrons à grands traits l'histoire de l'économie politique, de Smith à Rifkin, en passant par Ricardo, Jevons, Keynes et Galbraith, et déterminons les points d'attache de cette source doctrinale avec la sociologie du loisir. Nous repérons ensuite les thématiques centrales de cette approche dans le corpus constitué des textes de Veblen, de Lundberg, de Hoggart et de Lalive d'Épinay. Enfin, nous faisons ressortir les enjeux sociaux spécifiques au loisir après en avoir formulé une définition opératoire.

Le chapitre 3 expose la constitution de la sociologie du jeu. Nous la rattachons d'abord sur le plan épistémologique aux travaux de Cooley.

Puis, nous relatons brièvement l'histoire de la pédagogie active, de Pestalozzi à Freinet, en passant par Fröbel, Dewey, Montessori et Neill, et établissons les liens entre cette source doctrinale et la sociologie du jeu. Nous cernons ensuite les thématiques privilégiées par cette approche dans le corpus constitué des textes de Groos, de Gulick, de Huizinga, de Caillois et de Cotta. Enfin, nous exposons les enjeux sociaux propres au jeu après en avoir fourni une définition pratique.

Le chapitre 4 dépeint l'armature de la sociologie du sport. Nous complétons d'abord l'éventail de ses racines épistémologiques en ajoutant aux axes définis par Durkheim, Weber et Cooley ceux élaborés par Marx et Elias. Puis, nous dressons une triple histoire de la gymnastique, selon qu'elle est de conception militaire, médicale ou éducative, respectivement de Jahn à Mérand, en passant par Demeny, de Ling à Le Boulch, en passant par Hébert, et de Guthsmuths à Parlebas, en passant par Baden-Powell, en prenant soin d'établir les liaisons entre cette source doctrinale et la sociologie du sport. Nous dégageons ensuite les thématiques privilégiées par cette approche d'un corpus constitué des textes de Coubertin, de Risse, de Riesman et de Stone, de Brohm, ainsi que d'Elias et de Dunning. Enfin, nous mettons en exergue les enjeux sociaux se rapportant à l'objet sportif après en avoir soumis une définition inductive.

Nous résumons les acquis obtenus au terme de cette démarche dans le chapitre 5 afin de prendre toute la mesure des retombées de notre réflexion pour la discipline et de mieux cibler en quoi elles peuvent être fondatrices d'une sociologie générale du temps hors travail. Puis, nous discutons dans la seconde partie des thèmes de l'éducation, de la culture ainsi que de l'éventualité d'un rapprochement, voire d'une superposition, entre les valeurs du travail et celles du jeu, ces trois éléments constituant autant de problématiques transversales par rapport au domaine du temps hors travail et permettant de situer adéquatement une sociologie générale.

Nous récapitulons, en conclusion générale, les étapes de la démarche et anticipons sur ses suites, considérant qu'elles constituent le point de départ d'une analyse empirique. Il ne fait toutefois aucun doute pour nous que le rabattement de ces objets sur des formes de problématisation exclusives, sauf dans le cas du sport, contribue à démêler la confusion qui ressort de la littérature et procure une solution satisfaisante au problème de chevauchements inopportuns qui sclérose l'étude du temps hors travail en apportant une connaissance plus étendue et mieux assurée du domaine. Par ailleurs, nous estimons que la définition originale des objets et l'identification d'enjeux sociaux relativement inédits constituent une contribution significatives à ces études.